

L'Odyssée

Homère

D'après la traduction de Leconte de l'Isle

Adaptation Julien Gauthier



Théâtre du Lyon

Le voyage de Télémaque

1

L'assemblée des dieux

Il vint un jour
où les dieux eurent pitié du malheureux Ulysse
et décidèrent son retour.

Un seul d'entre eux s'y opposait,
Poséidon, roi de la Mer, car il haïssait Ulysse.

Alors que Poséidon était allé dans les terres lointaines d'Éthiopie,
les dieux se réunirent sur l'Olympe.

Zeus : Les humains sont fous ! Ils aggravent leur sort par eux même et nous tiennent ensuite responsables de leurs souffrances.

Athéna : Tu oublies que le pauvre Ulysse, est retenu depuis tant d'années loin des siens, au centre de la mer, par la nymphe Calypso.

Zeus : Athéna, ma fille, tu portes bien ton nom de déesse de la sagesse, tu as mille fois raison !
Ulysse est doté d'une intelligence et d'une fidélité sans égale, c'est décidé : Ulysse retrouvera bientôt la terre de sa patrie et nous apaiserons la colère de Poséidon.

Athéna : Merci mon père, je vais envoyer Hermès immédiatement pour convaincre Calypso de libérer Ulysse.

Athéna : Je vais rejoindre au plus tôt le fils d'Ulysse, Télémaque, pour lui inspirer courage et force afin qu'il chasse ceux qui convoitent son trône et qui courtisent sa mère, la reine Pénélope.

Athéna chaussa ses belles sandales dorées
qui la portent au-dessus des mers comme le souffle du vent,
et elle s'élança du sommet de l'Olympe
vers la ville d'Ithaque.

Le jeune Télémaque
vit le premier la déesse.
Elle avait pris l'apparence d'un guerrier étranger.

Télémaque : Salut à toi, étranger, viens te joindre à nous, partage notre repas, et tu nous diras ensuite ce qui t'amène jusqu'ici.

Athéna : Merci à toi jeune homme.

Télémaque : Voir ces hommes haïssables occuper sans scrupule ma demeure me désespère... Aurais-tu étranger des nouvelles de mon père ?

Athéna : J'ai bien connu Ulysse, le héros plein de ruse, son retour approche. Montre-toi digne de lui en chassant ces infâmes prétendants. Tu partiras demain dans les îles voisines, pour t'y informer du retour de ton père. Sois courageux, car il est temps pour toi de sortir de l'enfance. Tu dois accomplir de nombreux exploits.

Ayant prononcé ces dernières paroles,
Athéna disparut comme un oiseau.
Télémaque sentit alors au fond de son cœur croître son courage.

Pénélope : Aède, cesse de chanter la disparition d'Ulysse, tu ravives ma souffrance !

Télémaque : Pénélope, ma mère, ce poète est inspiré des dieux et peut annoncer le destin des hommes. Ce n'est pas lui qui est coupable de nos malheurs, mais Zeus !

Pénélope : La sagesse parle à travers toi mon fils, je vais me reposer.

Encouragé par les propos qu'Athéna lui avait tenus
Télémaque se tourna vers les courtisans

Télémaque : Prétendants ! Prétendants arrogants ! Ma décision est prise, demain dès l'aube vous quitterez ce palais ! Allez donc dévorer le bien des autres ! Et que Zeus vous fasse payer vos crimes !

Tout le monde était stupéfaits de voir Télémaque leur parler avec une telle audace.
Qui avait bien pu lui souffler ce courage ?

La nuit venue,
enveloppé d'une toison de brebis,
le fils d'Ulysse
médita longuement les conseils d'Athéna
et son voyage prochain.

L'assemblée d'Ithaque

Aux premières lueurs de l'aube,
Télémaque se leva,
mit ses vêtements
et chaussa ses plus belles sandales.
Il prit son épée,
et semblable à un dieu,
Il se rendit à l'agora.

Le peuple des Achéens,
se rassembla pour écouter ses paroles.
Télémaque, monta alors sur le trône de son père,

Télémaque : Achéens ! Écoutez mes paroles ! Depuis la disparition en mer de mon père Ulysse, je ne peux cacher ma douleur vous le savez ! Mais voyez l'avidité des rapace et l'insolence des prétendants qui dévorent sans scrupule les biens de mon père !

Antinoos : Quelle prétention, fils d'Ulysse ! Tu oublies sans doute de parler de ta mère, Pénélope, la traîtresse ! Ne profite-t-elle pas de l'absence de son mari pour tromper ses prétendants par ses ruses perfides ?

Télémaque : Comment oses-tu Antinoos ?

Antinoos : Je vais vous révéler à tous la ruse par laquelle la reine vous fait attendre depuis plus de trois ans. Pénélope a tissé une grande toile de drap mortuaire pour Ulysse. Elle avait promis qu'elle choisirait son nouvel époux et le nouveau roi lorsque la toile serait achevée. Or, le travail de la reine ne prend jamais fin ! Évidemment, la reine défait la nuit la toile qu'elle tisse le jour, afin que ses noces ne puissent avoir lieu ! Les prétendants se vengeront des ces ruses en consumant les richesses d'Ulysse jusqu'à la dissipation de tous ces biens !

Télémaque : Je ne blâme pas la reine pour ses ruses Antinoos, mais je prédit, un horrible châtement à tous ceux qui dévoreront injustement mes biens.

Une fois la foule dispersée,
Télémaque adressa une prière à la déesse Athéna.

Athéna : Télémaque, l'intelligence et le courage de ton père sont en toi. Tu es supérieur à tous ces prétendants méprisables. Va, tu peux retourner préparer en secret les vivres pour ton départ. Quant à moi je préparerai le navire.

Télémaque : Courtisans ! Je ne suis plus un enfant, je serai bientôt un homme, la colère a grandi dans mon cœur. Je vais partir ! Craignez la vengeance de mon père qui s'abattra sur vous.

Télémaque se dirigea vers la plus haute chambre de la demeure.

Télémaque : Toi, servante, nourrice de son père, remplit douze vases de ces vins parfumés, verse vingt mesures de farine dans des outres s'il te plaît.
Jure de garder le secret de mon départ pour Sparte et ne le révèle à ma mère, qu'après douze jours, pour atténuer ses larmes.

La nourrice : Je jure de tenir ma promesse mon seigneur.

Pendant ce temps,
la déesse Athéna,
choisissait pour l'équipage les plus braves des Achéens.

Enfin, elle eut une autre idée.
Elle se dirigea vers le palais d'Ulysse
et inspira le sommeil aux prétendants,
et ceux-ci, les paupières pesantes,
quittèrent aussitôt la demeure.

Athéna : Télémaque, tes compagnons sont déjà au navire. Ils n'attendent qu'un signe de toi pour rompre les amarres.

Et Télémaque, arrivé au port,
monta promptement sur le bateau.
Athéna favorisa sa course,
et le vaisseau cingla toute la nuit jusqu'à l'aurore.

3

Télémaque à Pylos

Dans l'île de Pylos,
Télémaque
fut l'hôte du généreux Nestor.

Nestor : Ton père est l'homme le plus intelligent que je connaisse ! Si tu avais vu nos exploits pendant la guerre de Troie. Télémaque, si tu veux retrouver la trace de ton père, tu dois rendre visite au Roi Ménélas. Mon fils Pisistrate t'accompagnera. Demain, dès l'aube, vous attellerez un char et partirez pour Lacédémone.

Télémaque et Ménélas

Ils arrivèrent le jour où Ménélas
célébrait le mariage de son fils
et le mariage de sa fille.
Dès leur arrivée,
ils furent éblouis par la splendeur du palais
et la magnificence des fêtes qui y étaient données.

Ménélas : Mangez et réjouissez-vous. Quand vous serez rassasiés de nourriture, nous vous demanderons qui vous êtes, car vous avez l'allure de fils de roi.

Quand ils eurent assouvi le besoin de manger et de boire,
Ménélas, les voyant étonnés par tant de luxe et de richesse, leur dit :

Ménélas : Chers enfants, je possède de grandes richesses, dignes du dieu Zeus, mais sachez que je pleure et me lamente sur le sort de mes compagnons qui ont péri à Troie. Celui que je regrette plus, c'est Ulysse. Nous ne savons s'il est vivant. Son absence me plonge dans une tristesse sans fin.

À ces mots, Télémaque sentit monter les larmes,
et il cacha son visage
Mais Ménélas le reconnut.

Hélène : Qui sont ces hommes qui sont entrés dans notre demeure ? Ce jeune homme ressemble beaucoup au fils du grand et courageux Ulysse. Serait-ce son fils ?

Ménélas : Oui Hélène, ma femme, fille de Zeus lui-même, les mêmes mains, le même regard et les mêmes cheveux que mon ami Ulysse.

Pisistrate : Ménélas, oui ! Tu as deviné, ce prince est bien le fils d'Ulysse, mais il est humble, et ne voulait pas se mettre en avant. Mon père, Nestor, m'a envoyé, pour lui servir de guide, car il désire te parler.

Ménélas : Quel bonheur de voir ici le fils de mon meilleur compagnon ! Lui qui a affronté tant et tant de combats ! Il me tarde de le serrer dans mes bras ! Mais retenons les pleurs qui viennent de nous échapper. Demain matin, Télémaque et moi, nous nous entretiendrons seuls.

Hélène : Saviez-vous comment Ulysse, ce héros plein d'audace et de ruses a pu pénétrer dans Troie sans que personne le reconnaisse ? Il eu l'idée de construire un grand cheval de bois qu'il offrit au troyens pour se cacher dedans et s'introduire en secret dans la cité de Troie ! Servantes ! Allez préparer les meilleurs lits, de tendre beaux draps couleur pourpre pour le fils d'Ulysse et le fils de Nestor.

Ménélas : Télémaque, quel est le but de ton voyage ?

Télémaque : Je suis venu auprès de toi pour avoir des nouvelles de mon père.

Ménélas : Je te parlerai sans rien te cacher. Ulysse est retenu dans l'île de la nymphe Calypso, sans navire et sans compagnons.

Télémaque : Ô roi ! ne me retiens pas ici plus longtemps. Je pourrais rester ici plus d'une année sans regrets mais je dois retrouver mes compagnons et reprendre ma route.

Télémaque avait raison de vouloir poursuivre son voyage
car pendant son absence,
les prétendants s'apprêtaient à comploter contre lui.

Le jeune homme : Savez-vous quand Télémaque reviendra de Pylos ? Je l'attends depuis qu'il est parti avec ma nef, accompagné des meilleurs hommes.

Antinoos : Comment ? J'ignorais tout de ce voyage ! Nous allons tendre une embuscade à Télémaque à son retour, entre Ithaque et Samos.

Quelques-uns des prétendants,
à bord d'un navire,
allèrent par la mer,
méditant la mort de Télémaque.
Et, arrivés à destination,
ils s'embusquèrent en vue de tendre leur piège.

Le retour d'Ulysse

5

La grotte de Calypso

Au sommet de l'Olympe,
les dieux tenaient conseil autour du puissant Zeus,
le plus grand des dieux.

Athéna : Zeus, toi qui est le plus grand des dieux, laisseras-tu Ulysse, ce héros plein de courage et de ruse, être prisonnier au centre de la mer par la nymphe Calypso ? Il est sans navire et sans compagnons pour le conduire, sur le vaste dos de la mer, vers sa demeure et vers les siens. Et Télémaque, son fils, est prêt à tomber dans l'embuscade des prétendants !

Zeus : Ma fille, Télémaque est sous sa protection, il pourra rentrer sain et sauf à Ithaque. Hermès, mon fils transmet à Calypso l'ordre de laisser partir Ulysse. Sa destinée est de rentrer sur la terre de sa patrie.

Hermès obéit aussitôt.
Il chaussa ses belles et divines sandales d'or,
qui le portaient au-dessus de la mer
et au-dessus de la terre immenses,
pareil au souffle du vent.

Il arriva enfin dans l'île de la Nymphé.
Il fut surpris par le parfum de cèdre
et de thuya ardent qui s'échappait d'un grand feu.
Il entendit au loin la belle voix de Calypso.

L'île était d'une très grande splendeur.
La forêt verdoyante,
les oiseaux virevoltants,
la vigne lourde de grappes,
le chant des cours d'eau,
tout exprimait l'abondance et la fraîcheur.

Calypso : C'est toi Hermès ? Je te reconnais, fils de Zeus ! Quel est le motif de ta venue ?

Hermès : Zeus a parlé Calypso, tu dois rendre Ulysse à sa destinée.

Calypso : Ô dieux, que vous êtes injustes et jaloux ! Vous m'enviez maintenant parce que je garde auprès de moi un homme mortel que j'ai trouvé et recueilli, alors qu'il errait seul, abandonné des dieux. Cependant, ton message est passé Hermès, je me soumet aux vœux de Zeus.

Le messager Hermès s'envola
et la déesse se rendit sur le rivage
où Ulysse perdait ses journées.

Calypso : Ne te lamente pas Ulysse, tu vas rentrer chez les tiens, sur un radeau, à travers les grandes eaux de la mer.

Ulysse : Comment pourrais-je te croire ? Jure-moi que tu n'as plus de mauvais dessins à mon égard !

Calypso : Haha ! Sois sans crainte. J'ai un cœur juste et non un cœur de pierre. Je penserai à toi, Ulysse, et je te protégerai. Si tu savais combien de maux tu as encore à combattre avant d'aborder le rivage de ta patrie !

Ulysse : Pardonne-moi, royale nymphe ! Je sais que la sage Pénélope ne peut égaler ta beauté et ta majesté; elle est mortelle alors que tu ne connaîtras jamais la vieillesse. Cependant, je veux regagner ma demeure. J'ai déjà tant souffert à la guerre et sur la mer, que je suis prêt à affronter de nouvelles épreuves s'il le faut.

Ulysse et la déesse se rendirent dans la forêt,
pour construire le radeau.
Avant le soir, l'embarcation fut prête.
La nymphe apporta une toile pour faire des voiles
et déposa sur le radeau une grande quantité de vivres
et une outre de vin noir.

Ulysse partit, joyeux,
Il contempla les étoiles une à une
et navigua pendant plusieurs jours
avant d'approcher de l'île des Phéaciens.

Mais Poséidon déchaîna les éléments pour le perdre.
Il envoya nuages et tempêtes à la rencontre du héros
Le mât et le gouvernail,
furent rapidement mis en pièces.
Il aurait été englouti par les vagues
s'il n'avait réussi à s'accrocher à ce qu'il restait de son radeau.

Pendant deux jours et deux nuits, dans la houle, il dériva.
Enfin, il vit les vents tomber et le ciel s'apaiser.
Il put atteindre le rivage des Phéaciens.

Là, il retrouva du calme et reprit son esprit,
il murmura une prière au fleuve.
Et enfin il put gagner la terre ferme.
Il se coucha sur le rivage,
au pied de deux oliviers étroitement enlacés.
Ulysse ainsi
trouva un abri
après avoir été pendant des jours des jours le jouet des éléments déchaînés.

Athéna : Que le sommeil se pose sur tes yeux et mette fin au plus vite à ta fatigue, courageux Ulysse...!

6

Nausicaa

Athéna se rendit chez le roi des Phéaciens, Alcinoos.

Elle entra tout d'abord dans la chambre de sa fille,
la jeune Nausicaa,
aussi belle et gracieuse que les déesses immortelles.

Athéna : Tu te rendras demain aux lavoirs pour laver tes plus belles robes et préparer tes noces prochaines.

Nausicaa : Quel rêve magnifique ! Je vais me marier ! Quel bonheur ! Ho père ! Faites-moi préparer un attelage de mulets s'il vous plaît ! Je vais me rendre au fleuve pour laver mes plus beaux vêtements.

Ce fut Nausicaa elle-même qui prit les rênes,
et fit claquer le fouet.
Les mulets s'élancèrent,
emportant le linge et les jeunes filles.

Arrivées au fleuve,
Ses jeunes amies déchargèrent les vêtements
qu'elles plongèrent dans l'eau profonde,
les foulant du pied, à un rythme allègre et cadencé.

Après s'être elles-mêmes baignées
et parfumées d'huile luisante,
elles prirent leur repas sur le bord du fleuve,
attendant que le linge ait séché au feu du soleil.
Nausicaa chanta une mélodie, lumineuse et belle,
entourée de ses femmes, comme la déesse de la Chasse,
Artémis, au milieu des nymphes des champs.

Ulysse sortit du bosquet d'oliviers où il s'était abrité.
Il se dirigea vers le groupe des jeunes filles,

Les jeunes filles fuient sauf Nausicaa

Ulysse : Ô reine. Es-tu déesse de l'Olympe ? Tu ressembles à la déesse Artémis par ta beauté, ta stature et ta grâce. Es-tu fille de ce pays ? Jamais je n'ai vu de mes yeux mortels une femme aussi belle. Mais toi, ô reine, Aide-moi s'il te plaît et ne me laisse pas seul sur cette terre inconnue.

Nausicaa : Étranger, tu dois subir patiemment la destinée que les dieux t'ont choisie; mais puisque tu es arrivé dans notre terre, tu ne manqueras de rien, car je suis la fille du roi des Phéaciens. Mon père est Alcinoos, le généreux. Servantes ! Venez-lui en aide, car les dieux aiment que l'on accueille les étrangers. Allons !

Ulysse : Merci Mesdames pour votre hospitalité mais je laverais moi-même l'écume sur mes épaules, je me sens trop misérable, après toutes ces épreuves subies en mer.

Ulysse entra dans le fleuve
et purifia son corps et sa tête des souillures de la mer.
Et, lorsqu'il sortit de l'eau
il était aussi resplendissant de grâce qu'un dieu.

Nausicaa : Comme tu es métamorphosé, étranger ! Toi qui étais si misérable quand tu es arrivé...

Elle songea secrètement qu'elle aimerait le prendre pour mari

Nausicaa : Lève-toi, étranger, afin que je te conduise à la demeure de mon père. Lorsque tu seras entré dans le palais, tu trouveras mon père sera assis sur son trône. Ne t'arrête pas à lui, va droit à ma mère et embrasse ses genoux !

Nausicaa, de son fouet brillant,
frappa les mulets, qui quittèrent rapidement les bords du fleuve.
Les servantes et Ulysse suivaient à pied.
Lorsqu'ils parvinrent au bois sacré d'Athéna,
Ulysse s'arrêta et s'assit.
Et, une fois seul, il invoqua Athéna :

Ulysse : Écoute-moi, fille de Zeus ! Écoute ma prière et accorde-moi d'inspirer confiance à Alcinoos, le père de Nausicaa !

7

Le roi Alcinoos

Devant lui, la haute maison du roi resplendissait comme la lumière du soleil.
Ulysse entra,
toujours enveloppé de l'épaisse nuée qui le rendait invisible
mais lorsqu'il parvint devant le roi et la reine,
le brouillard divin s'estompa et tous furent muets de stupéfaction en le voyant.

Ulysse : Ô reine, je viens à tes genoux et auprès de ton mari et de ses convives car j'ai souffert tant de maux. Je vous demande de m'aider à préparer mon retour afin que je puisse un jour retrouver ma patrie et les miens.

Alcinoos : Étranger, il n'est pas bon que mon hôte soit assis dans les cendres du foyer. Nous allons t'offrir un repas et demain nous convoquerons les Phéaciens à l'agora pour préparer ton retour. Tes peines sont terminées, tu rentreras bientôt, heureux, gonflé de joie, dans la terre de ta patrie. Et tu nous conteras demain quelle est ta patrie et quels sont tes parents car nous sommes muets devant ta venue : tu nous sembles être un dieu venu de l'Olympe.

Ulysse : Alcinoos, chasse ces pensées de ton esprit. Je ne ressemble point aux dieux immortels, je suis au contraire semblable aux hommes mortels accablés de misères. Demain je vous dirai les douleurs infinies que j'ai subies par la volonté des dieux. Mais laissez-moi prendre mon repas car il n'est rien de pire qu'un ventre affamé.

Tous ceux qui entendirent ces paroles l'applaudirent.
Puis, quand Ulysse se fut rassasié,
chacun rentra chez soi.
Mais Ulysse resta encore un moment dans la grande salle,
et il raconta à Alcinoos et à sa femme comment il était arrivé jusque-là,
sans pour autant révéler qui il était.
Il ne parla que de ses aventures récentes:
son trop long séjour chez la nymphe Calypso,
puis son départ en bateau et la terrible tempête qui l'avait assailli.
Il fit aussi l'éloge de Nausicaa à son père et à sa mère, pour la noblesse de son esprit.

La femme d'Alcinoos : Servantes ! Dressez un lit pour Ulysse et recouvrez-le de beaux draps pourprés ! Il a bien mérité son repos. Ta couche est préparée, ô étranger ; tu peux aller dormir maintenant.

8

Le palais d'Alcinoos

Le roi Alcinoos conduisit Ulysse à l'agora.
Là, les sièges et les gradins étaient tous occupés.
Les hommes rassemblés admirèrent Ulysse lorsqu'il arriva.
Athéna avait répandu sur lui une grâce divine
qui l'avait rendu plus majestueux
afin qu'il parût vénérable aux Phéaciens.

Alcinoos : Écoutez-moi, princes et chefs des Phéaciens. Je ne sais pas qui est cet étranger errant qui est venu dans ma demeure mais il nous demande de l'aider à rentrer chez lui. Alors nous le reconduirons car nous avons toujours aidé les étrangers.

Puis Alcinoos ordonna de préparer un navire
et de rassembler cinquante-deux jeunes hommes
parmi les plus braves des Phéaciens.
Il convia ensuite les princes au festin qu'il donnait dans ses demeures,
en l'honneur de son hôte,
pendant que l'on faisait les préparatifs de son départ.

Un fils d'Alcinoos : Allons, amis, demandons à notre hôte s'il sait aussi combattre. Il semble encore vigoureux, bien que les flots déchainés l'aient éprouvé. Allons, hôte, viens tenter nos jeux si tu y es exercé, comme il convient que tu sois. Viens donc et chasse la tristesse de ton âme.

Ulysse : Fils du roi Alcinoos, pourquoi me provoques-tu à combattre ? Les douleurs remplissent mon âme plus que le désir des jeux. J'ai déjà subi beaucoup de maux et supporté beaucoup d'épreuves.

Un fils d'Alcinoos : Tu ressembles à un chef de matelots marchands qui, sur une nef de charge, n'a souci que de gain et de provisions, plutôt qu'à un athlète.

Ulysse : Jeune homme insolent tu n'as point parlé convenablement ! Les dieux t'ont donné la beauté, mais tu manques d'intelligence ! Je suis accablé de douleurs et de fatigue mais je tenterai ces jeux car ta parole a mordu mon cœur.

Il saisit une pierre plus grande,
La plus épaisse et la plus lourde.
Il la fit tourbillonner
et tous les Phéaciens la regardèrent voler par-dessus leur tête,
bien au-delà des marques de toutes les autres.

Ulysse : Maintenant, jeunes hommes, atteignez cette pierre. Je pense en jeter une autre aussi loin et même au-delà. Mon cœur est prêt à tenter toutes les autres épreuves. Que chacun de vous se prépare, car vous m'avez grandement irrité.

Alcinoos : Mon hôte, tes paroles me plaisent ! Nul ici n'oserait douter de ton courage ni de ta force. Mais souviens-toi aussi du courage des Phéaciens lorsque tu rentreras dans tes demeures et que tu parleras de nous à tes amis.

Ayant ainsi parlé, le roi des Phéaciens
fit apporter une cithare à l'aède
et les meilleurs danseurs phéaciens se mirent en piste
Au son de la cithare harmonieuse,

Ulysse : Illustre roi des Phéaciens, tu m'as annoncé les meilleurs danseurs et je suis en effet saisi d'admiration en les regardant.

Alcinoos : Mon cœur se gonfle de joie en t'entendant te réjouir ! Que l'on prépare les présents les plus somptueux pour le départ d'Ulysse vers les terres de sa patrie !

Nausicaa : Salut, mon hôte ! Quand tu seras dans la terre de ta patrie, souviens-toi de moi à qui tu dois la vie.

Ulysse : Nausicaa, fille du généreux Alcinoos, si les dieux m'accordent de voir le jour du retour à ma demeure, comme à une déesse, je t'adresserai des vœux tous les jours de ma vie, car tu m'as sauvé.

Alcinoos : Nous avons préparé le départ d'Ulysse et nous lui avons offert des présents car nous l'aimons. Un hôte est un frère pour nous. C'est pourquoi, étranger, ne nous cache rien et dis-nous maintenant qui sont ton père et ta mère. Dis-nous aussi quelle est ta patrie et quelle est ta ville, afin que nos nefs t'y conduisent.

9

Le Cyclope

Ulysse : Alcinoos, écoute mon nom, je suis Ulysse, Ulysse d'Ithaque !

Alcinoos : Ulysse... Mais je te connais... Ton nom m'est familier, tes ruses et tes exploits sont connus de tous ici en Phéacie !

Ulysse : Écoute cette histoire Alcinoos, et ce que nous avons traversé.
Après notre départ de Troie, une tempête se leva brisa nos mâts et nos voiles se déchirèrent.
Nos navires dérivèrent et nous abordâmes sur l'île des Lotophages.
Son peuple étrange se nourrit de la fleur de lotus, qui a le pouvoir de provoquer l'oubli.
Après quelques jours passés dans cette île,
je dus forcer à embarquer certains de mes hommes qui avaient goûté à cette plante
car ils étaient prêts à oublier leurs demeures et leur patrie.

Cependant une aventure plus périlleuse encore nous attendait dans l'île des Cyclopes.
Ces géants orgueilleux sont sans lois ni coutumes.
Nous parvînmes à la grotte de l'un de ces Cyclopes qui prenait soin de son troupeau.
Malgré la peur que nous inspirait ce monstre prodigieux,
semblable à une montagne plus qu'à un homme,
nous nous approchâmes.

Nous attendions, dans son antre son retour et celui du troupeau.
Quand il revint du pâturage, nous nous cachâmes dans le fond de la grotte.
Il poussa dans la caverne toutes les brebis qu'il devait traire
Puis il souleva un énorme bloc de pierre et le plaça contre l'entrée.
Nous fûmes, alors, enfermés avec lui.

Ulysse : Salut à toi, Ô grand Cyclope, les vainqueurs de la guerre de Troie, accepterais-tu de nous accueillir?

Le Cyclope : Étrangers insensés, je ne vous offrirai pas hospitalité au nom des dieux, car nous les Cyclopes, nous nous moquons bien des dieux, ils sont beaucoup plus forts qu'eux. Je vous mangerai plutôt et je n'épargnerai aucun de vous. Où est votre navire ?

Ulysse : Heu... Il s'est fracassé contre le rivage.

Le Cyclope se jeta sur mes compagnons, en saisit deux et les écrasa contre terre !
Il leur arrachant les membres,
et les dévora comme un lion des montagnes.
Nous gémissions de désespoir.
Mais quand le Cyclope eut rempli sa vaste panse de chair humaine
il s'endormit
Et je souhaitai me ruer sur lui et le tuer d'un coup de mon épée.
Mais je me retins fais-lui donner plutôt à goûter un nectar délicieux

Le Cyclope : Humm mais que c'est bon, donne m'en encore ! Hum mais dis-moi ça fait tourner la tête on dirait... Comment t'appelles-tu petit humain que je te félicite pour ce nectar !

Ulysse : Cyclope, tu me demandes mon nom. Je vais te le dire et tu me donneras ta récompense. Mon nom est Personne. Mon père et ma mère, et tous mes compagnons me nomment « Personne ».

Le Cyclope : Eh bien, je mangerai « Personne » après tous ses compagnons. Ceci sera la récompense que je lui réserverai.

Et il tomba à la renverse,
emporté par le sommeil et son ivresse,
et de sa gorge jaillirent le vin
et les morceaux de chair humaine qu'il vomissait.
Aussitôt, je mis l'épieu sous la cendre pour l'échauffer
et rassurai mes compagnons épouvantés pour qu'ils ne m'abandonnent pas.
et, ayant saisi l'épieu par le bout, nous l'enfonçâmes dans l'œil du Cyclope.
Le sang chaud gicla de son œil,
et la vapeur de sa pupille en feu brûla paupière et sourcil.
Le monstre hurla horriblement et les rochers en retentirent.
Nous nous enfûmes terrorisés.
Le géant réussit à arracher l'épieu
et appela les Cyclopes qui habitaient les cavernes voisines.

Les Cyclopes : Pourquoi te plains-tu et qui a tenté de te tuer ?

Le Cyclope : O mes amis, qui tente de me tuer ? Personne.

Les Cyclopes : Si tu es seul et si personne ne te fait violence, alors nous ne pouvons rien pour toi. Tu n'as qu'à faire appel à un dieu.

Ulysse : Haha ma ruse a fonctionné à merveille, je les ai bien trompé !

Le Cyclope gémissait, et souffrait de cruelles douleurs,
Un grand danger nous menaçait
et je réfléchissais à sauver la vie de mes compagnons et la mienne.

J'attachais les moutons par trois :
Chaque homme s'accrochait sous le ventre du mouton du milieu
et les deux autres moutons, de chaque côté, le cachaient.
Je choisis un bélier, le plus grand de tous.
Je le tenais par le dos, suspendu sous son ventre,
et je saisis fortement de mes mains l'épaisse toison.
Lorsque l'aurore aux doigts de rose parut,
le Cyclope, aveugle désormais,
poussa les mâles des troupeaux au pâturage.
Il tâta, au passage, le dos de tous les béliers,
ne s'apercevant point que mes compagnons étaient liés sous le ventre des bêtes.
Nous libérant ainsi de la grotte sans le vouloir !
Nous pûmes, ainsi, regagner nos nefs
et retrouver nos compagnons qui nous attendaient.
et j'ordonnai de pousser promptement les troupeaux à bord et de fendre l'eau salée.

Ulysse : Malheureux Cyclope ! le châtiment devait te frapper, toi qui n'as pas craint de manger mes amis !
Et si on t'interroge sur la perte honteuse de ton œil,
dis-lui qu'il a été arraché par Ulysse qui habite à Ithaque !

Mes paroles augmentèrent sa colère et, de ses bras puissants,
Il arracha des blocs de rochers à la montagne pour les lancer dans notre direction.

Le Cyclope : Entends-moi, Poséidon. Je suis ton fils, et, si tu te glorifies d'être mon père, accorde-moi
qu'Ulysse qui habite à Ithaque, souffre encore et ne retourne jamais chez lui ! Je prie vers toi Poséidon, je
sais que tu m'entends ! Que tes vagues noient ces perfides humains qui m'ont volés la vue !

10

Circé

Ulysse : Alcinoos, grand roi mon ami, écoute comment je fus sur le point de retrouver ma patrie et comment, par ma faute et celle de ses compagnons, nous échouâmes.

Après notre périlleuse aventure chez les Cyclopes,
Ulysse et nous, ses compagnons fîmes étape sur l'île du dieu Éole.
Celui-ci, très bienveillant, nous fut d'un très grand secours.

Éole : Ulysse, mes amis, un plaisir de vous accueillir dans mon île pendant un mois, j'espère que ma table chargée de douceur innombrables vous a plu ? Mais voici arriver le moment du départ. Ulysse, je te fais présent de cette outre, dans lequel j'ai enfermé le souffle des vents en tempétueux qui provoque les naufrages. Je suis le maître du vent tu le sais. J'ai le pouvoir de lever ou d'apaiser la volonté des forces de l'air.

Ulysse : Éole, Ô grand Dieu. Nous ne pouvons te remercier suffisamment pour ton accueil. Attache solidement cette outre à notre navire.

Éole : Je veillerai sur vous fier équipage en envoyant le zéphyr pour vous conduire calmement vers votre terre. Bon vent à vous mes amis.

Cependant, le destin en décida tout autrement.
Depuis dix jours, Ulysse tenait seul le gouvernail.
La terre de la patrie apparaissait déjà
et l'on pouvait voir au loin les feux des habitations.

Elpénor : Ulysse s'est endormi.

Euryloque : Oui, approchez-vous et restez discrets.

Polites : L'outre bien fermée et bien attachée par le dieu Éole ne contenait-elle pas de l'or ou de l'argent ?

Elpénor : Après tout ce voyage nous rentrerions Rayon les mains vides ?

Ils ouvrirent l'outre et, aussitôt, tous les vents s'en échappèrent.
Et la tempête furieuse se leva, les emportant sur la mer, loin de la terre de leur patrie.

Ulysse : Quel malheur ! Nous étions presque arrivés ! Mes amis qu'avez-vous fait ?

Les tourbillons des vents les ramenèrent à nouveau vers l'île d'Éole,

Éole : Mais que faites-vous ici ?

Ulysse : Éole, dieux puissant, accorde-nous ton aide une dernière fois je t'en conjure !

Éole : Vous n'avez pas suivi mes conseils, impétueux que vous êtes. Vous êtes désormais les ennemis des dieux, je vous maudit tous ! Vous errez en mer à nouveau mortels !

Ulysse vogua sur les flots agités, avec ses hommes,
accablés par la cruelle fatigue des rames.
Le retour ne leur semblait plus possible.
Et ils naviguaient, désespérés, regrettant leur propre folie,
lorsqu'ils abordèrent l'île de la magicienne Circé.

Ulysse : Cette fois-ci soyons prudents, vous partez en éclaireur pour explorer l'île.

Nous entendâmes de loin la voix mélodieuse de Circé,
elle chantait en tissant et tous les murs résonnaient de sa belle voix.

Les compagnons : Circé ! Où es-tu ? Est-ce toi qui chante d'une voix si mélodieuse ?

Circé : Entrez étrangers, je vous ouvre les portes ! Prenez les places d'honneur, voulez-vous du vin du fromage ? De la farine et du miel doux.

Et elle ajouta, en secret, dans le pain un poison,
pour leur faire oublier à tous la terre de la patrie.

Les compagnons : Mmm merci Circé, quel festin... c'est délicieux !

Alors, la magicienne les frappa d'une baguette magique
et, aussitôt, ils furent transformés en porcs.
Elle les poussa de sa baguette dans la porcherie et les enferma à double tour.
Ils avaient la tête, la voix et le corps des porc,
Mais leur esprit était resté le même.

Quand Ulysse apprit la nouvelle,
Il décida de se rendre seul à la demeure de l'empoisonneuse Circé.
En chemin, il rencontra le dieu Hermès à la baguette d'or,
semblable à un jeune homme dans toute la grâce de l'adolescence.

Hermès : Malheureux Ulysse, si tu veux délivrer tes compagnons de Circé, tu n'y réussiras pas seul car tu risques d'être transformé toi aussi en cochon. Mais je vais te venir en aide. Prends ce breuvage excellent avant d'approcher de la maison de la déesse. Prends bien garde et écoute mes conseils.

Ulysse : Circé ! Quelle île merveilleuse, permets-moi de te saluer humblement.

Circé : Soit le bienvenu étranger, assieds-toi, je t'en prie, et goûte donc à ce merveilleux breuvage servi dans une coupe d'or.

Elle y mêla le poison.
Tandis qu'il buvait, elle le frappa de sa baguette magique,
Pour le transformer en cochon, comme ses compagnons.

Mais Ulysse se jeta sur la déesse et brandit son épée comme s'il voulait la tuer.

Circé : Mais je te reconnais Ulysse ! Cessons ses enfantillages violents, et viens plutôt te reposer avec moi. Tu as beaucoup de charme, tu sais.

Ulysse : Magicienne ! Jure que tu ne me fera aucun mal en me tendant un piège !

Circé : Calme-toi Beau Ulysse. Regarde ce magnifique repas luxueux et sers-toi donc largement ! Que se passe-t-il ? Tu n'as pas faim ?

Ulysse : La seule chose qui m'importe est que tu délivres mes compagnons Circé !

Dès qu'il eut parlé ainsi, Circé sortit de sa maison, sa baguette magique à la main.
Elle ouvrit les portes de la porcherie et fit sortir les hommes d'Ulysse,
semblables à des porcs de neuf ans.
Elle frotta chacun d'eux d'un baume et aussitôt
ils redevinrent des hommes plus jeunes et plus grands qu'auparavant.

Ulysse : Mes amis, quel bonheur de vous retrouver ! Venez dans mes bras !

Circé : Allons, mangez donc ce pain et buvez ce vin jusqu'à ce que vous retrouviez ce même cœur que vous aviez quand vous quittiez votre patrie !

Ils obéirent et goûtèrent aux magnifiques plats de viandes et aux vins doux.
Ulysse et ses compagnons restèrent une année entière,
mangeant les chairs abondantes et buvant du doux vin.

Ulysse : Circé, cela fait un an que nous sommes ici, mes hommes me supplient de retourner chez eux, je ne peux ignorer leurs paroles. Pitié Circé, favorise notre retour chez nous !

Circé : Tu devras d'abord accomplir un long voyage au royaume des morts avant d'atteindre ton pays. Va consulter le devin aveugle Tirésias, pour connaître le chemin du retour.

Ulysse : Qui me montrera le chemin ? Personne n'est jamais arrivé dans le royaume des morts sur un navire.

Circé : Divin et subtil Ulysse, n'aie aucun souci pour ton bateau. Dresse le mât et déploie les voiles, et le souffle du vent te guidera.

Ulysse : Cessez donc de dormir compagnons, sortez du doux sommeil ! Mettons-nous en chemin. La souveraine m'a instruit. Sans doute croyez-vous retourner au logis ! Hélas, Circé nous fixe une autre route vers l'empire des morts afin d'y consulter l'âme d'Hadès !

Nous eûmes rejoint le navire,
Et derrière nous, le vent, que Circé nous envoya, gonflait nos voiles.
Et c'est ainsi qu'Ulysse et nous, quittâmes l'île de la magicienne Circé.

11

Le pays des morts

Ulysse : Ainsi Alcinoos, Ô grand roi, comme tu le sais notre voyage nous mena jusqu'aux bornes de l'océan, vers le royaume des morts.

Là, nous découvrâmes un pays couvert d'un voile de brouillard,
où jamais le soleil ne faisait descendre ses rayons.
Ulysse creusa une grande fosse et versa des libations pour tous les morts.
Il répandit du lait mielleux, puis du vin doux,
puis enfin de l'eau qu'il recouvrit de farine blanche.
Il commença à prier les générations des morts
et aussitôt, il vit sortir en foule les âmes des morts,
des jeunes femmes mariées, des jeunes hommes, des vieillards, et des guerriers blessés.

Enfin l'âme de Tirésias s'approcha d'Ulysse,
tenant un sceptre d'or

Tirésias : Tu désires un doux retour, Ulysse, mais un dieu te le rendra pénible.
Poséidon est irrité contre toi parce que tu as aveuglé son fils, le Cyclope.
Tu subiras de nombreuses épreuves en mer, dont tu échapperas seul,
car tous tes compagnons mourront.
Tu échapperas seul, et tu reviendras, misérablement,
ayant perdu ton navire et tes compagnons, sur une nef étrangère.
Tu trouveras le malheur dans ta maison.
Des hommes orgueilleux et arrogants consomment tes richesses,
cherchant à épouser ta femme.
Mais tu te vengeras et tu les puniras de leurs outrages.
Je te prédis, enfin, une heureuse vieillesse et le bonheur pour ton peuple.
Puis la douce mort te viendra de la mer.

Ulysse : Je me soumet à tout ce que les dieux eux-mêmes ont décidé.

Tout à coup, l'âme de sa mère s'approchait de la fosse des sacrifices.

Ulysse : Comment puis-je lui parler Tirésias ?

Anticlée : Je suis là, Ulysse, mon enfant, je te vois et je t'entends.
Ta reine Pénélope t'attend dans ta demeure, sa peine est grande, mais tu la retrouvera mon fils....

Ulysse : Laisse-moi te serrer dans mes bras, mère. Mais... que se passe-t-il ? Tirésias, ma mère se dissipe comme un songe quand je m'élance vers elle....

Vinrent alors les âmes des femmes et des filles des héros
Elles s'approchèrent tour à tour
Ainsi Ulysse put dialoguer avec les morts.

Ulysse : Alcinoos, pardonne cette interruption du récit de mes aventures, mais la nuit est déjà bien avancée, je ne voudrais pas vous épuiser.

Alcinoos : Ulysse, mon ami, poursuit, je t'en prie, la reine et moi sommes éblouis par la majesté, la beauté et l'éloquence de tes propos. Reprend ton récit, je t'en prie !

Ulysse : L'âme des héros vint ensuite au-devant de moi et je les interrogeai tous, louant leurs exploits nombreux. Je retrouvais certains de mes compagnons morts pendant le siège de Troie. Je parlais avec eux, et leur appris pourquoi, quoique vivant, je me trouvais parmi les morts. Je les consolais en leur disant que grâce à leur mort héroïque tous jouissaient d'une gloire immense parmi les mortels.

Mais les âmes des héros disparus qui s'avançaient vers lui étaient si nombreuses, et faisaient un si grand tumulte, qu'Ulysse, effrayé, retourna dans sa nef et reprit la mer avec ses compagnons.

12

Charybde et Scylla

Lorsque l'aube aux doigts de rose parut,
nous repartîmes sur les flots dangereux.
Après avoir navigué quelques jours, nous approchâmes de l'île aux sirènes.
Les sirènes sont des créatures dangereuses,
envoûtant les navigateurs par leur chant et les entraînant dans la mort.

Ulysse : Compagnon ! Bougez-vous les oreilles avec de la cire molle, je ne veux pas que vous entendiez le chant des sirènes ! Leur charme sont maléfiques ! Et liez mes pieds et mes mains aux mâts de cette nef !

Et lorsque les sirènes nous aperçurent,
elles tentèrent de nous charmer par leur voix mélodieuse.

Les sirènes : Viens, ô Ulysse, arrête ton navire, afin d'écouter notre voix. Aucun homme ne passe ici sans écouter notre douce voix. Tu repartiras plein de joie et de connaissances car nous savons tout ce qui arrive sur la terre nourricière.

Ulysse : Leurs voix sont si belles, mon cœur bat si fort dans ma poitrine, camarade, détachez moi !

Les marins : Marins ! Continuer à ramer, et chargez des liens plus solide encore à Ulysse, comme il nous l'a demandé ! Ça y est, nous avons dépassé le rocher des sirènes ! nous n'entendons plus leur voix, ni leur chant... Retirez vos bouchons et détachez Ulysse !

Mais à peine avons-nous laissé l'île derrière nous qu'un nouveau péril nous attendait.

Tous : Regardez cette colonne de fumée s'élever de ce rocher ! Et ces tourbillons immenses ! Attention aux vagues ! Tenez-vous bien !

Ulysse : Et nous entendîmes un grondement immense. Compagnons ! Reprenez la route, des périls bien plus graves que vous n'avez jamais connu vous attendent si vous ne m'écoutez pas !

Nous pensions avoir échappé à la mort,
mais apparut alors l'horrible écueil de Scylla
qui, selon les prédictions de Circé, entraînerait dans la mort plusieurs de mes compagnons.
Charybde et Scylla étaient deux monstres marins horribles
Scylla avaient six têtes,
chacune pouvant attraper et dévorer un marin d'une seule bouchée.
Et Charybde, est un gigantesque tourbillon marin
capable d'engloutir les navires entiers
Comme l'avait prédit Circé, il me fallut choisir près de quel monstre passer
Je choisis Scylla car avec Charybde, nous aurions sans doute tous périés...
L'horrible Scylla arracha six marins de la nef
J'entendis leurs cris et vis leurs mains tendues.
Ils m'appelaient encore, criant mon nom pour la dernière fois avec désespoir.

Nous abordâmes alors dans l'île du dieu Hélios.
Dans cette île, comme nous l'avait annoncé Circé,
vivaient de superbes bœufs et troupeaux de moutons.
Mais la parole du devin aveugle Tirésias me revint en mémoire.
Et j'appris à mes compagnons ce que m'avait dit Tirésias,
car ils avaient prédit un grand malheur si nous pénétrions dans cette île.

Un marin : Tu es dur pour nous, ô Ulysse. Tu ne veux pas que tes compagnons, rompus de fatigue accostent à cette île où nous aurions pris un repas abondant. Et tu ordonnes que nous errions à l'aventure, pendant toute la nuit, sur la sombre mer ! Mais nous courons à la mort ! Arrêtons-nous donc et préparons notre repas ! Demain matin nous reprendrons la course sur la vaste mer.

Ulysse : Très bien camarade, je vous entends, mais jurez-moi de ne tuer aucun bœuf, ni mouton qui se trouve sur cet île !

Après qu'ils m'eurent donné leur parole,
l'équipage arrêta le navire dans un port profond,
près d'une eau douce, et ils préparèrent en hâte leur repas.

Ulysse : Ô mes amis, nous avons dans la nef à boire et à manger. Abstenons-nous de ces bœufs. Ils appartiennent au dieu Hélios, celui qui voit tout et entend tout.

Aussi longtemps que les hommes eurent du pain et du vin rouge,
ils s'abstinrent des bœufs qu'ils désiraient vivement.
Et quand les vivres furent épuisés,
ils furent contraints de pêcher les poissons de la mer
et d'attraper des oiseaux.
La faim les tourmentait encore.

Ulysse : Dieux de l'Olympe, moi Ulysse je prie vers vous, je vous supplie, montrez-nous le chemin du retour !

En réponse, les dieux répandirent un doux sommeil sur ses paupières.

Les marins : Plutôt que de mourir de faim dans cette île déserte, il serait préférable d'affronter les périls que nous envoient les dieux ! Bravo ! Oui ! Il a raison ! *Applaudissements*

Et, ils volèrent les meilleurs bœufs du dieu Hélios.
Ils les sacrifièrent aux dieux immortels et après avoir prié,
ils rôtirent les cuisses grasses des bœufs.

Le doux sommeil quitta mes paupières.
je sentis une douce odeur de viande rôtie.
En gémissant, je compris le grand malheur qui allait s'abattre sur mes hommes
et je priai les dieux immortels de les épargner.

Ulysse : Imprudents, je vous avais prévenu de la colère d'Hélios ! Il est trop tard maintenant ! Aidez-moi à pousser la nef à la mer !

Mais, dès que nous eûmes déployé les voiles et quitté l'île,
les dieux abattirent sur nous des catastrophes terribles
Une nuée épaisse nous enveloppa
et la mer devint noire.
La tempête rompit les étais du mât
qui fracassa la poupe,
Quelques instants après, la foudre frappa la nef qui tourbillonna et s'emplit d'eau.
Tous les hommes furent précipités à la mer.

ils furent engloutis par les hautes vagues
et aucun dieu ne leur permit d'échapper à la mort.

Ulysse : Je restai seul debout sur le bateau. Le mât rompu, je dérivai par la force des vents. Il ne me restait plus que mes mains comme rames et je fus entraîné ainsi pendant neuf jours. La dixième nuit, les dieux me poussèrent vers Calypso qui me recueillit dans son île. Et maintenant me voici parmi vous.

Le retour d'Ulysse à Ithaque

Alcinoos : Ulysse, puisque maintenant tu es arrivé jusque dans ma demeure, désormais tu n'erreras plus et je pense que tes malheurs sont terminés. Tu as assez souffert. L'heure de ton départ est arrivée, Enfin !

Applaudissements

Ulysse : Alcinoos, je ne pourrai jamais te remercier assez ! Tu m'as accueilli comme un roi, je ne pourrais te remercier assez mon cher ! Adieux mes amis, je ne vous cacherai pas mon impatience retourner à la nef, plein du désir de retrouver les miens. Les Phaéciens seront loués à Ithaque tant que je serai vivant et vous y serez toujours les bienvenus !

Pendant le voyage, un profond sommeil tomba sur les paupières d'Ulysse, un sommeil invincible et doux, semblable à la mort.

La nef avançait, elle fendait les flots,
elle volait sur la crête des vagues, portant cet homme sage comme les dieux,
lui qui avait affronté les combats des hommes et les mers dangereuses.
Au matin, la nef aborda la côte d'Ithaque.

Enfin, Ulysse sortit de son sommeil,
et il s'éveilla dans sa patrie.
Mais il en avait été si longtemps éloigné qu'il ne la reconnut pas tout de suite.

La déesse Athéna, pour le cacher à ses concitoyens,
avait fait tomber une nuée autour de lui.
Pour Ulysse, plongé dans ce brouillard,
tout paraissait étranger, tout lui semblait changé

Il se leva, regarda cette terre inconnue, et pleura.
Il pensa que les Phéniciens l'avaient trahi,
et l'avaient dirigé vers un autre pays que le sien
Alors la déesse Athéna s'approcha de lui sous la forme d'un jeune gardien de brebis.

Ulysse : Ô ami ! puisque je te rencontre le premier en ce lieu. Aide-moi à sauver ces richesses. Je t'en supplie. Et dis-moi la vérité, quelle est cette terre ? Est-ce une île ?

Athéna : Tu es un sot étranger, ou tu viens de loin ! Tu ne connais donc pas la terre d'Ithaque ?

Ulysse : Merci à toi brave berger, je suis un marchand d'épices et ai perdu mon cap avec la tempête qui m'a fait accoster ici.

Athéna : Ô fourbe, menteur, subtil et insatiable de ruses ! Tu ne veux donc pas, même sur la terre de ta patrie, renoncer aux ruses et aux paroles trompeuses ? Et n'as-tu point reconnu la déesse Athéna, moi qui t'assiste et te protège toujours dans tous tes exploits ? Viens donc, afin que je te conseille et que je t'aide à cacher les richesses que t'ont données les Phéaciens !

Puis, sur ces paroles, la déesse dissipa la nuée et la terre apparut.
Alors Ulysse fut rempli de joie. Il baisa le sol de sa terre natale,
et, levant les mains, salua et invoqua les nymphes.

Athéna aida Ulysse à cacher ses richesses au fond de la grotte divine des Naïades ;
Il les déposa dans cette cachette dont Athéna ferma l'entrée avec une pierre.

Athéna : Ulysse, des prétendants insolents commandent depuis trois ans dans ta maison. Ils cherchent à gagner Pénélope par des présents, elle qui, dans son cœur, attend toujours ton retour.

Ulysse : Ô déesse ! Dis-moi comment nous punirons ces hommes. Debout auprès de moi, souffle dans mon cœur une grande audace, comme au jour où nous avons renversé les grandes murailles de Troie. Si tu restes, pleine d'ardeur, auprès de moi, ô Athéna aux yeux clairs, et si tu m'aides, je combattrai seul trois cents guerriers !

Athéna : Je resterai auprès de toi et t'aiderai à te venger. Pour commencer, tu te rendras chez le porcher : il t'a gardé en affection, et il aime ton fils et la sage Pénélope. Reste auprès de lui, et interroge-le longuement. Sache que ton fils, Télémaque est parti à ta recherche, il se trouve encore chez Ménélas en Lacédémone.

Ulysse : Pourquoi ne rien lui avoir dit, toi qui sais tout ?

Athéna : N'aie pas d'inquiétudes pour lui. Je l'ai conduit là, moi-même. Tout va très bien pour lui.

Puis Athéna médita, avec toute sa sagesse,
une ruse pour rendre Ulysse inconnu sur la terre de sa patrie,
afin qu'il s'approche des prétendants et de sa femme.

Elle le toucha d'une baguette
et, aussitôt, sa Peau fut toute ridée et desséchée,
et ses beaux membres devinrent courbes,
et elle fit tomber ses cheveux blonds de sa tête.
Athéna chargea tout le corps d'Ulysse de vieillesse,
Et elle ternit ses beaux yeux.

Athéna : Maintenant Ulysse va et applique bien le stratagème que j'ai conçu pour toi. De mon côté je vais en Lacédémone, auprès de ton fils, Télémaque.

La vengeance d'Ulysse

La visite d'Ulysse à Eumée

Ulysse monta par un âpre sentier à travers les bois et les hauteurs,
il trouva le porcher assis sous un portique gardant son troupeaux
Dès que les chiens aboyeurs virent Ulysse, ils accoururent en hurlant.
Sagement, il s'assit, mais le bâton tomba de ses mains.

Eumée : O vieillard, ces chiens allaient te déchirer et me couvrir de honte. Les dieux m'ont fait assez d'autres douleurs. Je reste ici, pleurant un roi divin Ulysse, je nourris ses porcs gras, pour que d'autres les mangent à sa place. Lui, pendant ce temps, souffre peut-être de la faim, s'il vit encore... Mais suis-moi ô vieillard, afin que, rassasié de nourriture et de vin, tu me dises d'où tu es et quels maux tu as subis.

Ulysse : Merci bon porcher pour cet accueil.

Eumée : Étranger, je n'ai point pour règle de mépriser un hôte même les plus misérables car les étrangers et les pauvres sont envoyés par Zeus. Si seulement mon bon maître Ulysse pouvait revenir auprès de sa Pénélope, il m'aurait sans doute donné un bon domaine... Mange maintenant, ô étranger.

Après qu'il eut mangé, bu et satisfait son âme,
Eumée lui remit une coupe pleine
Ulysse la reçut le cœur en fête

Ulysse : Ô ami, tu ne crois pas à mes paroles et tu affirmes que ton maître ne reviendra pas. Je te jure sous serment que ton roi reviendra. Dans peu de jours, il rentrera dans sa demeure et il punira chacun de ceux qui outragent sa femme et son illustre fils.

Eumée : Ô étranger, toi qui as connu beaucoup de misères, comment peux-tu mentir ainsi ! Je sais que mon maître est haï de tous les dieux. Maintenant, les Harpyes l'ont dévoré. Moi, je reste à l'écart de tous, auprès de mes porcs, je ne vais Point à la ville, si ce n'est quand la sage Pénélope m'ordonne d'y aller.

Après qu'ils eurent assouvi le besoin de boire et de manger,
Ulysse et les porchers, tous rassasiés de nourriture, allèrent à leur lit.

Le retour de Télémaque

Pendant ce temps, Athéna s'était rendue à Sparte, où était Télémaque.
Elle voulait l'avertir au plus vite du retour de son père dans sa patrie.
Elle le trouva, avec son compagnon Pisistrate,
sous le portique de l'illustre demeure de Ménélas.

Athéna : Télémaque, tu ne dois pas rester plus longtemps loin de ta demeure, tu abandonnes tes richesses et ta mère Pénélope aux mains des prétendants rapaces. Des bandits ont préparée une embuscade contre toi entre Ithaque et les roches de Samé, prend garde, navigue de nuit. Mais je veillerai sur toi, rassure-toi et t'enverras des vents favorables. Va chez Eumée et envoie-le à la ville pour annoncer à Pénélope ton retour.

Télémaque : Ménélas, je viens t'annoncer combien mon cœur souhaite regagner sa patrie.

Ménélas : Télémaque, je ne te retiendrai pas plus longtemps puisque tu veux t'en retourner.

Hélène : Écoutez les prophéties que les dieux m'inspirent ! Ulysse, après avoir beaucoup souffert et beaucoup erré, reviendra dans sa maison et se vengera. Peut-être est-il déjà dans sa demeure, apportant la mort aux prétendants ?

Télémaque : Puisse Zeus le vouloir ainsi ! Désormais je t'invoquerai comme une déesse Hélène !

Télémaque fouetta ses chevaux, qui s'élancèrent au travers de la ville et par la plaine.
Tout le jour, ils allèrent ainsi,
Il arriva avec Pisistrate à la haute ville de Pylos,

Télémaque : Pisistrate, souviens-toi de ce que tu m'as promis. Nous nous glorifions amis à tout jamais, à cause de ce voyage qui nous unira pour toujours. Mais, je t'en supplie, conduis-moi au plus vite auprès de mon navire.

Pisistrate : Mon ami, maintenant, embarque et presse tous tes compagnons de prendre la mer avant que je rentre à la maison et que j'avertisse mon père.

Télémaque : Compagnons, préparez les agrès de la nef noire, montez-y et faisons route.

Chacun monta dans la nef et prit sa place en hâte.
Au moment du départ, Télémaque à la poupe du navire invoqua Athéna.

L'étranger : O ami, dis-moi la vérité, et ne me cache rien ! Qui es-tu ? Et d'où viens-tu ?

Télémaque : Étranger, je te dirai la vérité. Ma famille est d'Ithaque et mon père est Ulysse, s'il vit encore. Je suis venu ici pour m'informer de lui depuis longtemps absent.

L'étranger : Moi, je suis loin de ma patrie, car j'ai tué un homme et je fuis la vengeance de ses frères. Ma destinée est d'errer parmi les hommes. Laisse-moi monter sur ta nef s'il te plaît, j'ai peur qu'ils me tuent.

Télémaque : Je ne te chasserai pas. Suis-moi, nous t'accueillerons avec amitié et de notre mieux.

Cependant Télémaque et ses compagnons
atteignirent le rivage d'Ithaque sans encombre,
comme Athéna l'avait promis.

Télémaque : Conduisez la nef noire vers la ville, moi, j'irai par la campagne rendre visite à mes bergers.

L'étranger : Et moi, cher enfant, où irai-je ? Quel est celui des hommes qui commande dans l'âpre Ithaque, celui dont je dois gagner la demeure ?

Télémaque : Dans une autre occasion, je t'aurais invité chez moi. Je vais t'indiquer un autre homme chez qui aller. Il s'appelle Eurymaque ; c'est l'un des prétendants qui désirent épouser ma mère. Il est le plus illustre de tout Ithaque.

Il parlait ainsi quand un épervier rapide, envoyé d'Apollon,
passa à sa droite, tenant entre ses serres une colombe
dont il répandit les plumes entre le prince et le navire.

L'étranger : C'est un dieu, Télémaque, qui a fait voler cet oiseau sur ta droite. J'ai reconnu un signal prophétique, c'est un signe des dieux ! Il n'y a pas de race plus royale que la vôtre dans Ithaque, et vous y serez toujours puissants.

Télémaque : Plaise aux dieux, étranger, que ta parole s'accomplisse ! Piraeos ! Reconduit cet étranger chez lui.

Télémaque prit une lance solide et brillante à pointe d'airain,
et tandis que l'équipage détachait les amarres et naviguait vers la ville,
ses pieds le portèrent vers l'étable du porcher où Athéna lui avait dit d'aller.

16

Fils et père

Dans la cabane de l'étable, cependant,
Ulysse et le porcher préparaient le repas du matin

Ulysse : Eumée, un de tes compagnons approche, ou bien un homme connu ici, car tes chiens ne glapissent pas et remuent la queue en signe de reconnaissance.

Il avait à peine fini de parler que son cher fils s'arrêta sous le portique.
Le porcher courut au-devant du jeune maître,
et baisa son front, ses beaux yeux et ses mains
comme s'il avait réchappé de la mort

Eumée : Tu es donc revenu, Télémaque, douce lumière ! Je pensais que je ne te reverrais plus, depuis ton départ pour Pylos. Hâte-toi d'entrer, cher enfant, afin que je me délecte à te regarder, toi qui reviens de loin.

Télémaque : Qu'il en soit comme tu le désires, c'est pour toi que je suis venu, afin de te voir de mes yeux, de t'entendre, et pour que tu me dises quelqu'un a épousée ma mère ?

Eumée : Pénélope n'est pas mariée mais elle est accablée du chagrin de ne pas revoir Ulysse.

Télémaque entra, franchit le seuil de pierre.
Là se trouvait son père, sous les traits d'un vieillard.
Il voulut lui céder sa place, mais Télémaque le retint,

Télémaque : Dis-moi, Eumée, d'où vient cet étranger ? Comment des marins l'ont-ils amené à Ithaque ? Car je ne pense pas qu'il soit venu ici à pied.

Eumée : Il se glorifie d'être né dans la grande Crète. Il dit qu'en errant il a parcouru de nombreuses cités : telle fut la destinée qu'un dieu lui réserva.

Télémaque : Si tu y consens, garde-le dans ton étable. Je ne le laisserai pas approcher des prétendants, qui sont d'une grande insolence, de peur qu'ils ne le blessent. Que peut faire l'homme le plus vigoureux seul contre un plus grand nombre ? Ils seront toujours les plus forts.

Ulysse : Tes propos déchirent mon cœur, je voudrais partir sur-le-champ pour la demeure d'Ulysse, au risque de me battre moi-même contre ces insolents.

Télémaque : J'entends tes paroles, vieil homme, mais je vais rester dans cet étable. Eumée, va prévenir ma mère de mon retour !

Après le départ du porcher pour la ville,
la déesse Athéna prit les traits d'une femme, belle et grande.

Athéna : Ulysse, parle maintenant à ton fils et ne lui cache rien, afin de préparer la mort des prétendants et votre entrée en ville. Je serai à vos côtés et j'ai hâte de combattre.

Elle toucha Ulysse de sa baguette d'or.
Elle le couvrit de beaux vêtements.
Il grandit et il rajeunit.
Puis Athéna disparut.

Ulysse rentra dans l'étable.
Son fils resta stupéfait.
Il détourna les yeux, craignant que ce ne fût un dieu.

Ulysse : Je ne suis pas un dieu. Je suis ton père pour qui tu soupîres et pour qui tu as subi tant de malheurs et d'outrages.

Ayant ainsi parlé, il embrassa son fils,
et des larmes coulèrent de ses joues
Mais Télémaque n'était pas convaincu que ce fût son père,
Il doutait qu'un homme fût capable d'un tel prodige.

Ulysse : Télémaque, c'est moi, Ulysse, qui reviens, après vingt années, dans la terre de ma patrie. Athéna, la déesse, a fait ce prodige. Il est facile aux dieux de glorifier un mortel ou de le rendre misérable.

Alors Télémaque embrassa son noble père en sanglotant.

Télémaque : Père, quels marins t'ont conduit sur leur navire dans Ithaque ? Qui sont-ils ? Car je ne pense pas que tu sois venu à pied ?

Et le patient Ulysse raconta son retour depuis la terre des Phéaciens.
Il lui parla des richesses entreposées dans la caverne des Naïades et de l'aide d'Athéna.
Puis il interrogea son fils sur le nombre des prétendants,
car il pensait déjà à préparer, à lui seul, l'attaque contre ses ennemis.

Télémaque : Ô père, deux hommes seuls ne peuvent combattre tant de nombreux guerriers. Si nous les attaquons tous ainsi réunis, je crains que d'un prix terriblement élevé nous n'ayons à payer notre vengeance. Réfléchis à un allié qui pourrait nous secourir.

Ulysse : Vois si Athéna et son père Zeus suffiront, ou si je dois appeler un autre allié à l'aide !

Télémaque : Ceux que tu nommes sont les meilleurs alliés. Ils sont assis dans les hautes nuées, cependant il est vrai qu'ils commandent aux hommes et aux dieux immortels.

Ulysse : Aie le courage de taire pour quelque temps encore mon retour, je veux éprouver mes serviteurs. Tu partiras au palais, moi, le porcher m'y conduira plus tard sous les traits d'un pitoyable mendiant. Lorsque je te ferai signe, va déposer dans une cachette toutes les armes des prétendants !

Télémaque : Ô père, je pense que tu connaîtras bientôt mon courage, car je ne suis ni paresseux ni étourdi.

les compagnons de Télémaque arrivèrent à la demeure de la reine Pénélope.
Ils envoyèrent un messager annoncer à la reine le retour de son fils.
L'homme et Eumée le porcher se rencontrèrent chargés du même message pour la noble reine.

Le messager : Ton cher fils, ô reine, est arrivé !

Les prétendants furent consternés par l'annonce de cette nouvelle.
Ils s'assirent le long du mur de la cour pour délibérer.

Antinoos : O amis, les dieux ont préservé Télémaque de tout danger. Il faut le tuer maintenant pour qu'il ne nous échappe pas deux fois, car, lui vivant, je doute que nous puissions accomplir notre dessein !

Le soir même, de retour à l'étable d'Eumée
Athéna s'approcha d'Ulysse et en fit de nouveau un vieillard,
vêtu de vêtements misérables, de peur que le porcher ne le reconnaisse
et ne puisse s'empêcher d'en porter la nouvelle à Pénélope...

Ulysse, le mendiant

À l'aube, Télémaque, le fils du généreux Ulysse,
attacha ses belles sandales à ses pieds,
saisit une lance solide faite à sa main, pour aller à la ville.

Télémaque : Eumée je vais à la ville voir ma mère. Toi, mène à la ville ce malheureux étranger.

Le vœu d'Ulysse était de mettre à l'épreuve la bonté et le respect de son peuple
en leur apparaissant sous les traits d'un mendiant.
Télémaque arriva au palais.

Pénélope : Tu es donc revenu, Télémaque, douce lumière ! Je ne pensais plus te revoir après ce départ en secret pour Pylos. Mais dis-moi ce que tu as appris.

Ulysse : Ô vénérable femme d'Ulysse, Télémaque ne sait pas tout. Écoute mes paroles, je ne te cacherai rien. Ulysse est déjà sur la terre de sa patrie. Il prépare la perte des prétendants.

Pénélope : Plaise aux dieux, étranger, que tes paroles s'accomplissent ! Tu connaîtras alors mon amitié et ma gratitude.

Eumée conduisit Ulysse
semblable à un misérable vieillard et à un mendiant,
appuyé sur un bâton et couvert de haillons.

Mélanthée : Haha ! Voilà qu'un misérable conduit un autre misérable ! Ignoble porcher, où mènes-tu ce mendiant vorace ! Écoute-moi bien : s'il entre dans les demeures du divin Ulysse, les sièges des hommes lui voleront à la tête ; ils le frapperont et lui caresseront les flancs !

Alors, ce forcené se rua et frappa Ulysse à la cuisse,
mais sans parvenir à l'ébranler.
Ulysse resta immobile
Mélanthée entre dans le palais.

Ulysse : Entre dans le palais Eumée, moi je resterai ici. J'ai l'habitude des blessures, et mon âme est patiente sous les coups mais il m'est impossible de cacher la faim qui me ronge le ventre.

Tandis qu'ils parlaient, un chien, qui était couché là,
releva la tête et dressa les oreilles.
C'était Argos, le chien d'Ulysse
Il gisait là, abandonné de tous, sans soins, rongé de vermine.
Dès qu'il eut flairé l'approche de son maître,
il remua la queue et coucha ses deux oreilles,
mais il ne put s'approcher de lui.
Ulysse ne devait révéler à personne qui il était vraiment.

Un peu après, Ulysse entra dans la maison,
semblable à un vieillard et à un misérable mendiant

Télémaque (à Eumée) : Porte ce pain et donne-le à l'étranger, et dis-lui de mendier ensuite auprès de chacun des prétendants.
Ulysse fait la manche auprès des prétendants.

Mélanthée : Antinoos, tout à l'heure, j'ai vu le porcher conduire cet étranger ici.

Antinoos : N'avons-nous pas assez de vagabonds et de mendiants ? Ne sommes-nous pas assez nombreux ici à dévorer les biens d'Ulysse pour que tu aies encore à appeler ce misérable ?

Ulysse : Antinoos ! Moi aussi, j'ai habité heureux dans de riches demeures, et je donnais souvent aux mendiants, sans demander d'où ils venaient.

Antinoos : Quel dieu nous a apporté ce fléau, ce trouble festin ! Passe au large !

Ulysse : À celui qui mendierait dans ta propre maison, tu ne donnerais pas même un grain de sel, toi qui profites de l'abondance à une table étrangère !

Antinoos : Je ne pense pas que tu sortes d'ici sain et sauf après un tel outrage.

Il saisit son siège et frappa Ulysse à l'épaule droite
mais Ulysse demeura ferme comme un roc.

Ulysse : Ecoutez-moi, prétendants de l'illustre reine ! Quand un homme est frappé pour défendre ses richesses, il n'y a pas là cause de chagrin. Mais Antinoos, lui, m'a frappé à cause de ma misère, celle qui vaut tant de malheurs aux hommes.

Antinoos : Mange en silence, étranger, sinon des jeunes hommes te traîneront par les pieds, et te mettront le corps en pièces !

Tous les autres blâmèrent Antinoos pour ses paroles,
craignant que le mendiant ne soit un dieu déguisé qui exerce sur eux sa vengeance.

Pénélope : Comment ? J'apprends qu'on a frappé un étranger dans ma demeure ! Eumée, fais venir cet homme jusqu'à moi ! Il aura peut-être entendu parler d'Ulysse...

Ulysse : Eumée, engage Pénélope à attendre dans ses demeures jusqu'à la tombée de la nuit, car je crains la violence des prétendants. Ce soir, tandis que je serai à côté d'elle auprès du foyer, elle pourra m'interroger sur le retour de son mari.

Eumée rapporta à Pénélope cette sage précaution,
puis il s'empressa de retourner auprès de ses troupeaux,
quittant les demeures où les prétendants se livraient aux joies de la danse et du chant.

18

La dispute

Un mendiant renommé dans Ithaque survint alors
Il mangeait et buvait sans cesse,
mais il n'avait ni force ni courage
Tous le nommaient Iros.

Iros : Sors d'ici, vieillard, sinon on te traînera par les pieds ! J'ai pitié de toi ! Lève-toi donc, sinon nous en viendrons aux mains.

Ulysse : Malheureux ! Je ne te fais aucun mal, et je ne t'empêche pas de mendier. Ne me provoque pas et n'éveille pas ma colère car, quoique je sois vieux, je souillerai de sang ta bouche et ta poitrine !

Iros : Ô dieux ! Comme ce mendiant parle avec facilité ! Je ferai tomber ses dents ! Prépare-toi, que tous nous voient combattre !

Antinoos : Ô amis ! Quel divertissement un dieu nous envoie dans cette maison ! L'étranger et Iros vont en venir aux mains ! Encourageons-les ! Le vainqueur sera invité à ma table ! *Acclamations*

Ulysse se prépara :
il remonta ses haillons
et l'on découvrit ses larges épaules, ses bras robustes.

Les prétendants : Bientôt Iros ne sera plus Iros, et il aura ce qu'il a cherché. Quelle carrure a ce vieillard !

Iros commençait à sentir la peur au fond de son âme,
mais les serviteurs, après l'avoir ceint de force, l'amenèrent.
Sa chair tremblait sur ses os.

Antinoos : Puisses-tu n'être jamais né Iros ! Tu trembles devant un vieillard flétri par la misère ! Mais prends garde ! Si cet étranger est vainqueur, je te ferai couper le nez et les oreilles !

On poussa Iros au milieu et les deux mendiants se mirent en garde, prêts au combat !
Iros d'abord frappa Ulysse à l'épaule droite.
Ulysse alors atteignit Iros au cou, sous l'oreille, et lui brisa les os.
Iros s'effondra dans la poussière *Acclamations*

Ulysse : Maintenant, reste là où tu es, et occupe-toi de chasser les chiens et les porcs.

Les prétendants : Étranger, grâce à toi, nous voilà délivrés de cet homme. Puisse Zeus exaucer tes plus chers désirs ! *Acclamations*

Pendant ce temps, la déesse Athéna inspirait à la sage Pénélope
d'apparaître aux prétendants afin que leur cœur soit transporté

Pénélope (aux servantes) : Voici venu le temps d'avertir mon fils. Je réveillerai son courage et lui conseillerai de ne point se mêler à ces insolents qui préparent sa mort.

Athéna lui fit des dons divins.
elle la fit paraître plus grande, plus gracieuse,
et la rendit majestueuse qu'elle ne l'avait jamais été
En la voyant ainsi apparaître, les prétendants sentirent leurs jambes se dérober,
et leur cœur fut transporté d'amour.

Tous désiraient ardemment l'épouser

Pénélope : Télémaque, mon fils, quand tu étais enfant, tu te montrais plus avisé ! Comment as-tu permis qu'un hôte ait été outragé dans mon palais ?

Télémaque : Ma mère, je ne peux te reprocher ton irritation. Fassent les dieux que les prétendants soient vaincus comme l'est Iros.

Pénélope (Au prétendants) : Et vous tous qui voulez épouser une reine, vous ne respectez pas les coutumes anciennes. Autrefois, ceux qui voulaient épouser une noble femme lui offraient de splendides présents. Ils ne dévoraient pas impunément les biens d'autrui.

Antinoos envoya pour la reine un très beau voile aux couleurs variées

Puis un autre fit apporter un riche collier d'or et d'ambre étincelant, semblable au soleil.

Un troisième des boucles d'oreilles merveilleuses et resplendissantes de grâce.

Chacun remit d'aussi beaux présents.

La reine regagna ses chambres, suivie de ses servantes qui portaient les multiples et magnifiques cadeaux.

Lorsque le soir survint, un prétendants commença à railler Ulysse :

Un prétendant (à Ulysse) : Haha Regardez cet homme ! Peut-être est-il un envoyé des dieux ? Haha !

(À Ulysse) Vieillard ! Comme tu es ridicule haha ! Tu refuses de travailler ? Tu préfères mendier afin de satisfaire ton insatiable appétit, petit homme ?

Ulysse : Ô toi, le prétendant ! Tu m'outrages avec arrogance, et tu te crois fort au milieu des lâches ! Mais si Ulysse revenait, les larges portes de cette demeure seraient trop étroites pour ta fuite !

Ils se battent

Télémaque les séparent.

19

Le bain de pieds

Malgré la nuit venue,
Ulysse restait dans sa demeure,
Sous les traits misérables du mendiant,

Ulysse : Télémaque ! Transporte toutes les armes de guerre hors de la grand-salle !

Télémaque : Ô père, je vois de mes yeux les hautes colonnes brillent comme un feu ardent. Un des dieux qui habitent l'Olympe doit être entré ici !

Ulysse : Tais-toi et ne divague pas ! Va plutôt dormir. Moi, je resterai ici pour éprouver encore les servantes et ta mère, car dans son chagrin elle va me poser mille questions.

Une servante : Étranger, te voilà encore qui erres à épier les femmes ! Sors d'ici, misérable ou je te frappe d'un coup de tison !

Ulysse : Pourquoi m'insultes-tu ? Est-ce parce que je mendie comme la nécessité m'y contraint ?

Pénélope : Servante ne soit pas insolente ! Etranger, dis-moi d'abord qui es-tu ? Et d'où viens-tu ?

Ulysse : Ô femme, aucune mortelle ne te vaut et ta gloire est parvenue jusqu'aux dieux de l'Olympe. Cependant, ne m'interroge pas sur ma patrie. J'ai beaucoup souffert et je ne veux pas gémir dans la maison d'autrui.

Pénélope : Étranger, sache que j'ai perdu ma valeur depuis le départ de mon époux Ulysse. Tu vois, je gémis moi aussi. Le regret d'Ulysse occupe mes jours et mes nuits.

Pénélope confia à l'étranger la ruse qu'elle avait inventée
pour retarder le jour de ses noces.
Elle leur avait demandé de patienter
jusqu'à ce qu'elle ait achevé de tisser un voile
qui servirait de linceul à Laërte, le père d'Ulysse,
Mais en fait, ce qu'elle tissait le jour,
elle le défaisait la nuit.

Pénélope : Pendant trois ans, j'ai pu duper les prétendants, mais une servante m'a trahie. Je ne peux plus éviter ces noces...

Ulysse : J'ai rencontré Ulysse lors de son départ pour Troie. Je l'ai accueilli puis l'ai laissé reprendre la mer.

Pénélope : Dis-moi quels étaient les vêtements qu'il portait ?

Ulysse : Console-toi, ô reine, Ulysse est sauvé. Il reviendra avant la fin de l'année, avant la fin de ce mois même. J'ose t'en faire le serment.

Pénélope : Servantes ! Qu'on récompenses ce vieille homme par un soin de son corps fatigué.

la vieille cacha son visage entre ses mains et versa de chaudes larmes en se lamentant.
Lorsque la vieille servante regarda l'étranger
Elle s'étonna de voir combien il ressemblait à Ulysse...

Le vieille servante : Ulysse... mon cher enfant ! C'est toi je te reconnais !

Heureusement, Pénélope, à l'écart, ne put ni la voir ni l'entendre.

Ulysse : Nourrice, après vingt ans d'absence, me voilà sur la terre de ma patrie, et tu m'as reconnu. Mais fais attention que personne ne l'apprenne s'il te plaît !

Le vieille servante : Tu sais que mon âme est inflexible. Je serai muette comme une pierre.

Après avoir lavé et parfumé Ulysse, elle approcha son siège du feu, afin qu'il se chauffe

Pénélope revint un instant auprès d'Ulysse et lui fit le récit d'un rêve qui revenait souvent dans son sommeil :

Pénélope : Étranger, écoute le rêve que je fais dans mon sommeil. Je vois vingt oies dans ma maison manger le grain. Et voici qu'un grand aigle tombe sur elles et leur brise la nuque. L'aigle se pose et me dit : « Rassure-toi, Pénélope, ces oies, ce sont les prétendants, et moi, je suis ton époux revenu pour infliger une mort honteuse à tous. »

Ulysse : Ton rêve, Pénélope, s'explique lui-même. Et Ulysse te dit comment il s'accomplira. Aucun des prétendants n'échappera à la mort.

Le dîner des prétendants

Avant de s'endormir,
 Ulysse, étendu par terre sur une peau de bœuf fraîchement tannée,
 méditait la mort des prétendants.
 Son cœur débordait de colère à cause des moqueries dont il avait été victime.
 Mais il se contenait.
 Il se rappelait les terribles souffrances qu'il avait supportées,
 lorsque le géant Cyclope avait dévoré ses braves compagnons,
 et la ruse qu'il avait dû trouver pour s'échapper de la caverne où il craignait de mourir.
 Il se tournait et retournait sur la peau de bête comme un homme sur un feu ardent.
 Il s'agitait, songeant comment, seul contre un si grand nombre,
 il pourrait tuer tous les prétendants.
 Athéna s'approcha de lui, semblable à une femme,
 et trouva les mots pour calmer son impatience, puis versa le sommeil sur ses yeux,
 et Ulysse rêva de Pénélope près de lui.

Au matin, Télémaque s'enquit auprès de la vieille servante de savoir si l'étranger avait bien été servi.
 Les prétendants arrivant, il leur dit, sur le ton d'un maître, de s'abstenir d'insulter et de frapper.
 Tous s'étonnaient de sa nouvelle audace.

Alors un fastueux festin commença,
 on fit rôtir des filets de viande, et comme Télémaque l'avait ordonné,
 les serviteurs apportèrent à Ulysse une part égale à celle de tous les convives.
 Malgré les menaces de Télémaque, un des prétendants commença à offenser l'étranger :

Un prétendant : L'étranger a reçu une part égale à la nôtre, mais moi aussi je veux lui faire un présent !
 Et de sa main, il lui lança un sabot de bœuf;

Ulysse l'évita en baissant la tête et sourit, mais d'un sourire amer.

Télémaque : Il vaut mieux pour toi que tu n'aies point atteint mon hôte, car je t'aurais frappé de ma lance
 aiguë au milieu du corps. Qu'aucun de vous ne fasse plus d'insolence, car maintenant je ne suis plus un
 enfant. Ne m'outragez pas davantage. Si vous avez le désir de me tuer, faites-le, car je préfère mourir plutôt
 que de vous voir commettre ces actes infâmes !

Les prétendants demeurèrent silencieux et puis l'apaisèrent.
 Cependant l'un d'eux, devinant leur malheur prochain,
 leur promit des cris, des larmes et la nuit.
 Tous se rirent de lui,
 et le prétendant qui avait vu juste sortit de la demeure de Pénélope sous les moqueries des autres.

21

L'arc d'Ulysse

L'après-midi vint,
et la déesse Athéna
inspira à Pénélope
de proposer une épreuve aux prétendants

Pénélope : Celui qui, de ses mains, tendrait le plus facilement l'arc et qui lancerait une flèche à travers les douze anneaux des haches, celui-là pourra m'épouser ! Eumée ! Porte aux prétendants l'arc et les flèches !

Antinoos : Paysans puérils, pourquoi écouter cette femme qui est en proie à la douleur, depuis qu'elle a perdu son cher mari ? Allez pleurer dehors, et laissez cet arc ici !

Télémaque : Allons, hâtez-vous afin que nous voyions qui vous êtes ! Si je tends cet arc, et si d'un trait je lance une flèche à travers les haches, alors ma mère ne m'abandonnera pas !

il dressa les haches en ligne
et il les maintint droites avec de la terre.
Il se mit debout sur le seuil et il essaya l'arc.
Trois fois il faillit le tendre, trois fois la force lui manqua.

Télémaque : Ô dieux ! Ou je ne serai jamais qu'un homme sans force, ou je suis trop jeune encore et n'ai point la vigueur qu'il faudrait. Allons ! Vous qui êtes plus forts que moi, essayez et terminons cette épreuve.

Antinoos : Vous voyez ? Ce pleutre de Télémaque n'est pas assez brave ! Amis ! Essayez à votre tour !

Ils placèrent l'arc devant le feu pour l'amollir
et tour à tour ils tentèrent de le tendre sans y parvenir
car ils étaient loin d'avoir assez de force.

Ulysse (à Eumée et un serviteur) : Mes amis, je ne vous cacherai rien. Mon âme m'ordonne de parler. Je suis Ulysse. Après avoir souffert de maux innombrables, je reviens vingt ans après sur la terre de ma patrie. *(Ils s'étreignent)*

Ulysse : Écoutez-moi, prétendants de l'illustre reine. Donnez-moi cet arc, afin que devant vous je fasse preuve de ma force, et que je vois si j'ai conservé ma puissance d'autrefois ou si ma vie errante me l'a enlevée !

Antinoos : Chassons cet homme, c'est un ivrogne ! Ne provoque pas les plus jeunes que toi misérable te retourne te coucher ! Tu ne tendra jamais la corde de cet arc !

Pénélope : Comment pouvez-vous être respectés par le peuple en méprisant la maison d'un brave homme ! Vous êtes déjà couverts de honte... Si cet étranger tend l'arc de mon divin époux, je le couvrirai de beaux vêtements et je lui permettrai de retourner là où son cœur désire aller ! Donnez-lui l'arc d'Ulysse ! Que l'on voie ce qu'il en fera !

Eumée remit l'arc et les flèches à Ulysse déguisé en mendiant.
Ulysse examine son arc avec maîtrise

Les prétendants : Ce vieillard doit être un amateur ou un voleur d'arc... Peut-être en possède-t-il un semblable dans sa demeure ? Comme ce vagabond le retourne entre ses mains ! Plût aux dieux que cet arc lui porte malheur !

Le subtil Ulysse tendit de sa main droite la corde
et la fit résonner avec ses doigts comme un cri d'hirondelle.
Une amère douleur saisit alors les prétendants.
Ulysse ajusta une flèche sur l'arc,
prit la corde et la plaça sur l'encoche
et, sans même se lever de son siège,
il tira en visant juste.
Il ne manqua pas une des douze haches.
Clameurs de la foule

Ulysse : Télémaque, ton hôte te fait-il honte ? Je ne me suis pas écarté de ma cible ! Ma vigueur est intacte ! Et vous prétendants ! On dirait que vous ne me méprisez plus ! Quelle surprise ! Mais voici l'heure de préparer le souper il me semble !

Le massacre

Alors Ulysse se dépouilla de ses haillons
et armé de son arc et de son carquois rempli de flèches
bondit vers les prétendants.

Ulysse : L'épreuve est finie ! Maintenant je viserai une autre cible si Apollon m'en accorde la gloire !

Ulysse tira une flèche sur Antinoos.
Sa flèche le frappa à la gorge
et traversa son cou de part en part.
Il s'effondra
Les prétendants se mettent en garde.

Les prétendants : Étranger, tu envoies tes flèches contre nos hommes ? Tu vas périr ! Tu as tué le plus illustre des hommes d'Ithaque ! Les vautours te dévoreront !

Ulysse : Chiens ! Vous ne reconnaissez pas votre roi Ulysse ? Vous dévoriez ma maison et vous prétendiez épouser ma femme ? Maintenant votre sombre destinée va s'accomplir, vous allez mourir !

Les prétendants : Si tu es Ulysse, tu as droit à une réparation. Mais le seul coupable, tu l'as tué, c'est Antinoos. Lui était à l'origine de tout. Épargne-nous !

Ulysse : Vous pourriez m'offrir toutes vos richesses, le carnage aurait quand même lieu ! Je ne crois pas qu'un seul d'entre vous puisse échapper à son terrible destin.

L'un d'entre eux, plus courageux que les autres,
tira son épée aux deux tranchants
et se rua vers Ulysse en hurlant.
Mais Ulysse lui décocha une flèche qui perça sa poitrine.

Télémaque monta dans les chambres du haut quérir de nouvelles armes
et il rejoignit son cher père.
Il donna des armes à Eumée ainsi qu'au serviteur fidèle,
et ils vinrent entourer le vaillant Ulysse.

Tant qu'Ulysse eut des flèches,
il ne cessa de viser les prétendants
et ceux-ci tombaient et s'amoncelaient dans la salle.

Mais le chevrier qui connaissait l'existence de la chambre à l'étage
y monta et se saisit de douze boucliers, de douze javelots
et autant de casques, qu'il fournit aux prétendants.

Ulysse : Télémaque ! Ils sont si nombreux, la victoire serait difficile !

Télémaque : C'est moi qui suis responsable père ! Eumée ! Va vite fermer la porte de l'armurerie !

Ulysse : Athéna ! Aide-nous ! souviens-toi de mes bienfaits !

Les prétendants : Athéna ! Ne te laisse pas convaincre par Ulysse. Si tu l'aides, c'est ton honneur que tu souillera !

Athéna : Ulysse, tu n'as plus la vigueur ni le courage qui te guidaient quand tu combattais pour Hélène. As-tu oublié ta bravoure ? Allons, ami, tiens-toi près de moi !

C'est alors qu'Athéna, la guerrière,
tint levée l'égide, le bouclier de Zeus,
et les prétendants furent épouvantés.
Ils se dispersèrent dans la grande-salle comme un troupeau harcelé par des taons.
Tels des oiseaux de proie fondant sur leur victime,
Ulysse et ses compagnons les tuèrent un à un, les frappant de tous côtés.

Un prétendant : Ulysse, je t'en supplie, épargne-moi, je n'ai jamais profité de tes richesses, j'ai tenté d'en dissuader les autres, mais ils ne m'écoutaient pas !

Ulysse : menteur, je t'ai vu faire quand j'étais déguisé en vieillard ! Garde de tes mensonges pour un autre !
Il tu l'homme de son épée.

L'aède : Je te supplie, Ulysse ! Prends pitié de moi ! Tu le regretterais si tu tuais l'aède qui chante pour les dieux et les hommes ! Je te chanterai comme un dieu !

Télémaque : Père, épargne cet aède, il est innocent, épargne également ce serviteur, Médon. Il s'est caché sous une peau de bœuf pour fuir la mort.

Ulysse : Rassure-toi aède, toi aussi Médon sors de ta cachette, je ne vous ferai aucun mal. Eumée, reste-t-il des prétendants qui se cachent comme des lâches ?

Eumée : Non Ulysse, ils gisent tous dans la poussière, tu as triomphé !

Ulysse : Télémaque, mon fils, va dire à ma vieille nourrice que je suis rentré à la maison.

Lorsque la vieille ouvrit les portes de la grande-salle,
elle resta effarée en voyant Ulysse au milieu des cadavres

Ulysse : Vieille femme, réjouis-toi dans ton cœur, mais ne crie pas ! Ces hommes ont déjà payé pour leurs mauvaises actions. Ils n'honoraient personne, ni les forts ni les faibles.

La nourrice voulut rendre à Ulysse ses habits de seigneur,
mais il refusa
Il lui dit d'apporter le feu et le soufre qui chassent les malheurs
et Ulysse purifia sa maison
Avant que Pénélope ne rentre chez elle.

Ulysse et Pénélope

La vieille nourrice, joyeuse,
monta jusqu'à l'étage dire à sa maîtresse que son cher époux était de retour.
Elle était si heureuse que ses jambes bondissaient
et que ses pieds butaient contre les marches d'impatience.

La nourrice : Lève-toi, Pénélope, chère enfant, afin de voir de tes yeux ce que tu désires tous les jours.
Ulysse est de retour. Il a tué les prétendants !

Pénélope : Nourrice, les dieux t'ont fait perdre la raison. Pourquoi m'arraches-tu aux douceurs du sommeil? Je n'avais jamais si bien dormi depuis le départ d'Ulysse ! Redescends vite dans la grand-salle !

La nourrice : Je ne me moque point de toi, chère enfant. C'est la vérité ! Ulysse est de retour. Il est dans sa demeure, comme je te l'ai dit. C'est l'étranger que tous outrageaient dans la grand-salle !

Alors, Pénélope, sauta de son lit, embrassa la vieille femme,
mais des larmes roulèrent sous ses paupières
car elle doutait encore des paroles de la nourrice.

Pénélope : Chère nourrice, si Ulysse est bien dans sa demeure, comment a-t-il fait pour mettre les prétendants hors d'état de nuire ?

La vieille ne sut répondre à cette question
car elle n'avait rien vu du combat.
Elle lui décrivit les prétendants gisant sur le sol les uns sur les autres, couverts de sang.
Puis, sentant que la reine demeurerait incrédule,
elle lui dit qu'Ulysse lui-même lui avait demandé de faire venir sa maîtresse.

La nourrice : Quoi ! Alors que ton mari que tu n'espérais plus est sous ton toit, tu restes méfiante !

Après avoir passé le seuil de la grand-salle,
Pénélope alla s'asseoir en face d'Ulysse,
Il était appuyé à une colonne,
avait les yeux ailleurs, attendant que sa compagne lui parle.
Mais elle resta muette.
Son cœur restait saisi de stupeur.
Elle doutait que ce fût lui.

Télémaque : Malheureuse mère au cœur cruel ! Pourquoi restes-tu ainsi, loin de mon père ? Ton cœur est-il dur comme la pierre ?

Pénélope : Mon enfant, mon âme demeure stupéfaite et je ne puis prononcer un mot ni questionner, ni même regarder son visage en face !

Ulysse : Télémaque, laisse ta mère. Pénélope, aucune autre femme ne resterait aussi longtemps loin de son mari après vingt ans d'absence... Nourrice, étends mon lit, que j'y dorme seul, car ma femme a effectivement un cœur de pierre !

Pénélope : Malheureux ! Je ne te reconnais pas encore ! Je me souviens trop de qui tu étais quand tu partis d'Ithaque sur ton navire. Nourrice, apporte le lit dans la grand-salle s'il te plaît !

Ulysse : Ô femme ! Quelle triste parole as-tu dite ? Qui donc va transporter mon lit ? Aucun homme même jeune, à moins qu'un dieu lui vienne en aide, ne peut déplacer ce lit que j'ai fait de mes mains.

Dans la cour de la demeure s'élevait un robuste olivier,
Qu'Ulysse avait lui-même taillé
et avait construit la chambre nuptiale tout autour, pierre après pierre.
Il aurait donc fallu, pour transporter le lit,
trancher l'olivier au-dessus des racines.

Elle l'enlace.

Pénélope : Ne t'irrite pas contre moi, Ulysse, toi le plus prudent des hommes. Les dieux nous ont envié la douceur d'être ensemble.

Et après qu'Ulysse et Pénélope se furent charmés par l'amour,
ils se charmèrent encore par leurs paroles.
La reine raconta ce qu'elle avait souffert, seule, dans son palais,
Le divin Ulysse à son tour raconta les maux qu'il avait subis et ses exploits.

Ulysse : Pénélope mon aimée, il faut maintenant que je parte pour voir mon père qui se lamente à mon propos. Ne voit personne, le bruit de la mort des prétendants risque de se répandre. Compagnons ! Armez-vous tous aussi nous partons, restez sur vos grades !

Puis ils ouvrirent les portes et sortirent.
Ulysse les précédait.
Déjà la lumière baignait la Terre,
mais Athéna, les ayant enveloppés d'un brouillard,
les conduisit hors de la ville.

24

La paix à Ithaque

Ulysse et ses compagnons parvinrent à la maison du père d'Ulysse.
Le vieillard avait la tête baissée
il bêchait la terre autour d'un arbre.

Ulysse : Ô vieillard, tu sembles habile aux travaux de la terre. Tout ici est bien soigné. L'olivier, la vigne, le figuier, le poirier, tous sont bien entretenus. Mais puis-je te parler sans t'irriter ? Tu subis la triste vieillesse et tu es sale, mal vêtu. Pourtant tu n'as pas l'air d'un esclave, tu ressembles même plutôt à un roi.

Laërte : Qui es-tu étranger ? Et que fais-tu à Ithaque ?

Ulysse : Ô vieillard, sache que je suis venu à Ithaque pour visiter un homme qui disait être né à Ithaque et avoir pour père un certain Laërte. Nous avons lié amitié et aucun hôte ne m'a été plus cher.

Laërte : Étranger, parle-moi de lui ! C'était mon fils... Le malheureux... les poissons l'ont mangé dans la mer ou il a été dévoré par des bêtes féroces...

Ulysse : Père ! Je suis celui que tu attends, et je reviens après vingt ans d'absence ! Cesse de pleurer ! J'ai tué les prétendants arrogants pour me venger de leurs affronts.

Laërte : Prouve-le étranger ! Que tu as bien mon propre fils !

Ulysse : Mais je te dirai encore le nom de tous les arbres que tu m'as donnés. J'étais un enfant, je te suivais et tu me disais leur nom. Tu me disais que tu me donnerais cinquante sillons de vigne.

Il jeta alors ses bras autour du cou de son cher fils.

Laërte : Ô Zeus, et vous, les dieux, vous réglez dans l'Olympe s'il est vrai que les prétendants ont payé pour leurs forfaits. Mais je crains, mon cher fils, que les Grecs apprenant la nouvelle ne surviennent de partout pour se venger !

Ulysse prit son père par le bras
et le rassurant sur l'avenir,
il le conduisit jusqu'à la demeure où ses compagnons avaient préparé le repas.

Laërte : Si j'avais été hier dans le palais avec mes armes de guerre, j'aurais chassé les prétendants et brisé les genoux d'un grand nombre d'entre eux, et tu aurais pu te réjouir !

Pendant ce temps, l'annonce de la mort terrible des prétendants se répandit dans la ville.
De toutes parts une foule accourut devant la demeure d'Ulysse.
Elle emportait les morts et chacun les ensevelissait.
Puis tous se rejoignirent à l'agora.
Là, le père d'Antinoos se leva et parla le premier,
brisé par la douleur de la mort de son fils.

Le père d'Antinoos : Il nous faut venger nos fils ! Cet homme a tué les meilleurs enfants du pays. Sans cela nous serons couverts de honte et l'on nous blâmera plus tard. Allons ! vite avant qu'ils ne s'enfuient !

Médon : Écoutez-moi, habitants d'Ithaque ! Ulysse n'a pu accomplir cela sans l'aide des dieux immortels ! Moi-même, j'ai vu un dieu qui se tenait auprès de lui, exhortant son audace, et l'aidant à vaincre !
Clameurs de la foule impressionnée.

Un vieillard : Écoutez-moi, habitants d'Ithaque ! Seules nos erreurs ont permis à cela d'arriver !
Maintenant demeurez calmes, sinon les dieux s'en prendront à vous et il vous arrivera malheur !

Certains approuvèrent les propos du vieillard,
mais beaucoup d'autres se jetèrent sur leurs armes.
Ils traversèrent la ville.

Athéna : Zeus dieu des dieux ! Dis-moi, qu'as-tu choisi ? La guerre ou bien l'entente des deux camps ?

Zeus : Ma fille ! Ulysse doit régner sur Ithaque. Nous enverrons sur ses habitants l'oubli du meurtre de leurs fils, et ils s'aimeront les uns les autres comme auparavant dans la paix et l'abondance !

Ulysse : Ce repas nous a bien rassasié ! Télémaque, sort pour voir si personne n'approche.

Télémaque : Père tu avais raisons, une horde furieuse s'élance vers nous !

Ulysse : Compagnons ! Armez-vous promptement ! Télémaque, au moment d'entrer dans le combat, pense à la race de tes ancêtres qui sur la Terre l'a emporté par la force et le courage !

Télémaque : Aie confiance, mon père, je ne déshonorerai point ta race !

Laërte : Quel grand-père ne se réjouirai pas d'entendre son petit-fils parler ainsi.

Athéna s'approcha du vieillard
et lui inspira une grande force au moment où il jetait sa lance.
Le fer frappa le père d'Antinoos
qui tomba bruyamment à terre en faisant résonner ses armes.

Athéna : Cessez cette guerre lamentable, habitants d'Ithaque, et séparez-vous sans massacre.

La foule blêmit et les armes tombèrent à terre au cri de la déesse.
Et pour sauver leur vie, tous s'enfuirent vers la ville.

Ulysse se précipita à leur suite,
mais Zeus lança aussitôt sa foudre

Athéna : Ulysse, arrête-toi. Oublie la discorde et la guerre, sinon Zeus lui-même s'irritera contre toi !

Ulysse obéit, le cœur débordant de joie.
Puis Athéna scella pour toujours
l'alliance entre Ulysse et les habitants d'Ithaque.